

SAM AYACHE

Les questions d'éthique

Ce petit ouvrage est dédié à la mémoire de mon ami et camarade Gilbert Cribié, Libre Penseur et Franc-Maçon, décédé en juillet 2003.

Le terme "éthique" vient du grec "êthos" et signifie "les mœurs". Montaigne a employé ce mot pour la première fois en français en 1580 pour désigner la science de la morale.

La morale est une échelle de valeur, distinguant le Bien du Mal, qui implique que chaque individu dispose d'une conscience et sait différencier le vice de la vertu. Sans conscience individuelle, sans faculté de jugement, il n'y a ni Bien ni Mal : une personne incapable de se servir de sa conscience n'est pas jugée responsable de ses actes.

La reconnaissance du Bien et du Mal relève-t-elle d'un processus psychologique naturel, commun à tous les hommes ou est-elle le produit de la pression de la société qui imprime les valeurs d'une classe dominante dans l'inconscient collectif ? La notion de Bien et de Mal est-elle innée chez l'homme ou est-elle la marque du conformisme social ? D'où vient cette faculté, ressentie comme "*catégoriquement nécessaire*" selon E.Kant, de discerner la bonne action que l'on pense positive, de la mauvaise action que l'on réprouve ? La morale suppose que tous les individus partagent les mêmes valeurs mais aussi que ces valeurs sont intégrées dans chaque comportement individuel. La vertu n'existe pas seulement envers les autres, elle fait partie intégrante de l'image que l'on se fait de soi-même. "*Je veux pouvoir me regarder dans un miroir sans avoir à rougir de ma conduite*", tel est le processus d'intégration de la morale dans l'inconscient individuel.

En Occident, on a longtemps associé morale et religion, alors qu'un simple regard sur l'évolution des croyances religieuses démontre qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Avant l'ère chrétienne, les philosophes grecs, indiens et chinois s'étaient préoccupés de l'élévation morale de leurs disciples. Ils avaient entrepris cette démarche hors de toute préoccupation religieuse. Pour Aristote, dans son *'Ethique à Nicomaque'*, le citoyen vertueux obéit à un code moral fondé sur sa place dans la société ; il n'obéit pas à un ordre divin et le monde des dieux, dont il n'attend aucune récompense, lui reste étranger. La morale d'Aristote n'est pas fondée sur le rachat des fautes.

La religion égyptienne classique connaissait le mythe de la pesée du cœur des défunts au seuil du royaume des Morts. Mais ce jugement post-mortem réalisé devant d'Osiris avait pour but de savoir si le défunt avait obéi aux dieux. Fondée sur la magie, la religion égyptienne ancienne se caractérisait par l'observance de rituels d'hommage aux dieux et la récitation de formules magiques contenues dans le Livre des Morts. Le fidèle devait se conformer à ces rituels sous peine de voir son cadavre immédiatement dévoré¹. L'Égyptien devait obéir dans l'Au-delà

¹ Le cœur du défunt, placé sur une balance, était soumis à un examen sous l'œil sévère de divinités redoutables ; si la balance venait à pencher du mauvais côté, des dieux hyènes tapis sous le fléau dévoraient le cœur, interdisant la conservation du corps, but suprême de l'existence des Égyptiens anciens. Une simple plume - symbole de légèreté - devait servir à équilibrer les plateaux de la balance : c'est dire combien cette épreuve était redoutée ! Ce mythe est-il l'origine du "Jugement Dernier" ?

comme il obéissait de son vivant à Pharaon : le monde des dieux reflétait le monde des hommes et se confondait avec lui. Le trépas étant un passage obligé d'un monde à l'autre, l'essentiel était que le trépassé demeure à sa place et obéisse à ses puissants maîtres, ceux du ciel comme ceux de la terre.

Religion "*de rites*" de purification, comme la religion égyptienne classique, le judaïsme archaïque impose d'abord des interdits inspirés de la magie. Dès les premiers versets de la Genèse, Dieu prononce un interdit contre le fruit d'un arbre particulier du "*Jardin d'Eden*". Contrairement à une idée reçue ce n'est pas un pommier, ce n'est pas non plus à l'origine l'arbre de la "connaissance du Bien et du Mal". Ingré par les humains, le fruit de cet arbre leur apporte la connaissance de leur *place* dans la création. En transgressant l'interdit du "*fruit défendu*", les humains apprennent à se distinguer entre eux (homme/femme) et à se distinguer du reste des animaux (en prenant conscience de leur nudité)². Ils se distinguent aussi de Dieu qu'ils apprennent à craindre en se cachant. Perdant l'immortalité qui les faisait ressembler à Dieu ils sont condamnés à travailler la terre pour subvenir à leurs besoins : "*Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*"³.

Plus loin dans la Bible le Décalogue⁴, écrit d'abord à la forme négative ("*Tu ne tueras point*", "*Tu n'auras pas d'autre dieu que Moi*"), énonce une série d'obligations et d'interdits dont Dieu exige le respect absolu. Pour prix de son obéissance, le fidèle n'a d'ailleurs pas à espérer un retour au "*Jardin d'Eden*". Dans le judaïsme archaïque, l'homme n'a pas d'âme immatérielle et son destin est de retourner irrémédiablement à la poussière, à l'argile avec laquelle Dieu l'avait façonné au sixième jour de la Création ; il n'existe pas de jugement post-mortem⁵, le respect des rites inscrits dans la Loi étant immédiatement récompensé par la prospérité du vivant du fidèle et par la prophétie d'une descendance nombreuse et heureuse. Ce n'est que plus tard, et sous l'influence du culte égyptien des morts, que le fidèle respectueux de la Loi de Moïse sera pourvu d'une âme et autorisé, après sa mort, à se reposer "*dans le sein d'Abraham*", sans expliquer clairement où

² "A-t-on bien compris la célèbre histoire qui se trouve au commencement de la Bible, - l'histoire de la panique de Dieu devant la science ?..." (Nietzsche : "*Le crépuscule des idoles*"). Le "péché originel" a fait l'objet d'un âpre débat dans les Eglises dès le 2^{ème} siècle. Le dogme catholique n'a été fixé qu'au Concile de Trente. ("*Les Origines du Mal*" de Georges Minois - Fayard - 2002)

³ Sublimation de l'agriculture ! Dieu n'a pensé ni à l'usine ni au bureau : seuls les travaux agricoles non mécanisés sont connus dans la Bible. Les salariés de l'industrie échapperaient-ils à la malédiction divine ?

⁴ Le Décalogue est-il "monothéiste" ? "Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi" ne signifie pas qu'il n'existe pas d'autres dieux. Yaweh ne deviendra le dieu unique "roi de l'univers" que bien plus tard. La réflexion sur le Décalogue s'est poursuivie au Moyen Âge avec Maïmonide qui a inventé le concept de "lois noachides", censées avoir été établies par Noé. Ces sept "lois" résumant le Décalogue permettent aux rabbins de considérer les chrétiens et les musulmans comme "non idolâtres" puisqu'ils auraient accepté ces "lois noachides".

⁵ Chez la plupart des peuples, *tous* les morts - *quelles que soient leurs valeurs morales ou leur prestige social* - séjournent dans un lieu sombre sans qu'il y ait de jugement "moral" des actes des défunts. Georges Minois ("*Histoire de l'Enfer*" - PUF 1994) estime que les Hébreux anciens étaient "matérialistes", ne reconnaissant aucune place particulière aux morts ("*Tu es poussière et tu retourneras poussière*"). Cette approche "matérialiste" explique les interdits qui, dans la religion juive, excluent rituellement des offices religieux ceux qui touchent le corps des défunts. Georges Minois note l'apparition très tardive (pas avant le 3^{ème} siècle avant JC) de la notion de "vie post-mortem" ou "d'au-delà" dans la littérature hébraïque.

se trouve ce séjour délicieux⁶. La Bible hébraïque a pour modèle une société patriarcale archaïque : le personnage central est le chef de famille qui mène une activité agricole de faible envergure⁷. La Bible est remplie d'allusions à la culture des arbres fruitiers et à la possession de troupeaux. La Terre Promise, c'est là où coulent le lait et le miel. Lorsqu'il rêve, le pharaon de Jacob voit des vaches grasses et des vaches maigres. On comprend que ce pharaon d'opérette n'a jamais existé, les pharaons ayant en général des préoccupations plus belliqueuses que cette vision naïve, empruntée à l'imaginaire d'un gardien de vaches.

L'influence égyptienne n'apparaît aucunement dans les parties anciennes de la Bible. On peut même dire que le personnage central de Moïse⁸ est entièrement conçu comme le contre-pied de tout ce qui vient d'Égypte. Héros de la libération du peuple s'émancipant de la suzeraineté égyptienne, il est le chantre de la condamnation du polythéisme et du culte des images. C'est Moïse qui brise ce veau d'or, symbole de l'idolâtrie, qui ressemble à une statue égyptienne du dieu Apis ou de la déesse Hathor. Enfin, le trait le plus marquant du mythe de Moïse est le rejet du culte des morts : par décret divin, personne ne sait où se trouve le tombeau du prophète ! La lecture de l'Exode et du Deutéronome, censés avoir été écrits par Moïse lui-même, apparaît comme un réquisitoire contre la mythologie égyptienne, un plaidoyer pour l'indépendance du peuple hébreu.

Les spéculations métaphysiques sur les destinées de l'âme sont absentes des textes bibliques anciens. C'est pourquoi les Sadducéens, se fondant uniquement sur ces écrits, nient totalement l'immortalité de l'âme, qui, pour eux, n'est pas un *don* mais un *prêt* de Dieu. Sans âme immortelle, propriété individuelle de chacun, il n'y a ni enfer ni paradis, ni jugement dernier : le défunt revient à la poussière de laquelle Dieu l'avait tiré. Seule l'attente du messie annonçant la restauration *politique* du royaume de Salomon demeure l'objectif des Sadducéens, héritiers de l'ancienne caste théocratique de Jérusalem.

La mythologie grecque classique ne fait aucunement place à la morale. Les dieux grecs ne sont pas des parangons de vertu. Zeus, loin de montrer un exemple édifiant, est un coureur de jupons impénitent. Il s'éprend même du jeune berger Ganymède - en Grèce, il n'y a pas d'interdit contre l'homosexualité. Son épouse mille fois cocufiée poursuit de sa haine les victimes innocentes des frasques

⁶ Abraham étant dépeint sous les traits d'un vieillard, on ne voit pas en quoi ce séjour auprès d'un centenaire, si vénérable soit-il, serait une ultime récompense, à moins de ne prendre en compte que le point de vue d'un patriarche sénile. Les musulmans proposent aux fidèles quelques jeunes vierges, les "Houris", plus aguichantes que des vieillards. On notera que rien n'est prévu au Paradis musulman pour satisfaire les désirs des femmes ou des homosexuels : Allah les aurait-il oubliés dans ses prières ?

⁷ Pour la période "israélite" en Palestine, entre le 11^{ème} siècle et le 8^{ème} siècle avant JC, l'archéologie fait état d'exploitations agricoles d'une moyenne de 20 hectares. Les grands domaines y sont inconnus.

⁸ La vie légendaire de Moïse évoque celle du roi Sargon de Babylone, dont l'existence avérée est bien antérieure à la naissance supposée de Moïse. Comme dans la légende de Moïse, Sargon enfant aurait été confié au fleuve (l'Euphrate) dans un panier d'osier afin de le soustraire aux yeux des hommes. Ensuite, Sargon, également "sauvé des eaux", deviendra un *vrai* chef de guerre, tandis que les conquêtes militaires de Moïse ont été *contredites par les découvertes archéologiques*. Moïse n'a jamais conquis la "Terre Promise" : les Rédacteurs de l'Exode de la Bible n'ont fait que remanier la légende de Sargon.

extraconjugales de son divin mari. Les autres dieux ne valent guère mieux. Aphrodite trompe continuellement son époux, l'industriel Héphaïstos. La déesse de l'Amour partage aussi bien la couche des Dieux que celle des Mortels.

Ni la religion égyptienne ancienne, ni le judaïsme archaïque, ni la religion d'Aristote n'étaient des religions "*de délivrance*" chargées d'assurer aux fidèles la victoire du Bien sur le Mal ou le triomphe de la Vertu sur le Vice. La séparation entre morale et religion était assez complète.

Au cours du 6^{ème} siècle avant JC, s'opère un changement.

Alors que le judaïsme pré-exilique ne connaissait, comme pour les Egyptiens, que la soumission de l'homme à la volonté d'un dieu tout-puissant auquel il fallait obéir aveuglément, y compris comme Abraham en sacrifiant son propre fils, le judaïsme de la période de l'Exil subit l'influence du mazdéisme zoroastrien qui introduit une notion nouvelle : le duel entre le Bien et le Mal.

L'ancienne religion perse, à l'image de la société iranienne, était basée sur un panthéon polythéiste rassemblant des dieux guerriers qui se livraient de sanglantes batailles. Religion archaïque, les temples iraniens abritaient un feu sacré⁹, source de lumière et de vie, à l'image du feu que les vestales de Rome devaient entretenir dans la religion latine classique.

On sait peu de choses de Zarathoustra¹⁰. Partant de la religion mazdéenne archaïque, cet obscur prophète du 7^{ème} siècle avant JC, venu des confins de l'Afghanistan, a imaginé l'histoire de l'univers comme la lutte éternelle du Dieu du Bien *Ahura-Mazda* contre le Dieu du Mal *Ahriman*. Il a placé cette lutte au centre de la religion mazdéenne qu'il a totalement réformée, peut-être à une période antérieure à la prédication de Bouddha en Inde. Toutes les religions monothéistes actuelles ont subi l'influence de la réforme initiée par Zarathoustra : toutes sont imprégnées de la lutte entre le Bien et le Mal.

Vers le 7^{ème} siècle avant JC, le pouvoir politique centralisé des règnes de Darius et de Cyrus reprend à son compte la réforme de Zarathoustra. Le souverain perse se prétend investi par le dieu Ahura-Mazda (ou "Ohrmazd", qui a donné le nom de la ville d'Ormuz, en Iran) qui représente la Lumière et le Bien tandis que le dieu Ahriman représente les forces de l'Obscurité et du Mal, c'est-à-dire tous ceux qui s'opposent à l'Empire perse. Naturellement, ces deux divinités rivales s'affrontent pour la possession du Monde des humains, mais ces derniers, au lieu d'assister passivement à la bataille, sont invités par le Grand Roi, secondé par le prophète Zarathoustra, à choisir le camp de la Lumière et du Bien, celui d'Ahura-Mazda¹¹, c'est-à-dire celui du souverain perse.

⁹ Les temples zoroastriens modernes, les "agiaries", perpétuent la tradition du feu sacré.

¹⁰ Zarathoustra en vieux persan, Zarthosht en persan moderne serait né vers 628 et mort vers 551, selon Gérard Mésadié ("*Histoire Générale du Diable*" Robert Laffont - 1993).

¹¹ Reprenant la symbolique iranienne, les révolutionnaires du XVIIIème siècle utiliseront cette symbolique de la Lumière émancipatrice opposée aux forces du Mal et de l'obscurantisme.

Cette idéologie centralisatrice a trouvé un appui dans l'aristocratie palestinienne exilée dans l'empire perse. La division en deux états rivaux du royaume de Salomon (922 avant JC), la chute de Samarie (722 avant JC) puis la conquête de Jérusalem par les Assyro-babyloniens (597 avant JC) avaient définitivement ruiné la société patriarcale archaïque de Palestine. Les fonctionnaires assyriens puis babyloniens avaient organisé le déplacement des couches supérieures de la population et le pillage des richesses. Le traumatisme de l'Exil avait provoqué une crise morale au sein de l'élite dont le prophète Jérémie se fait l'écho : si le pays est détruit, c'est parce que le sens de la Loi de Moïse a été perdu. Pour recouvrer la splendeur disparue, il faut s'interroger sur l'application de la Loi. Et Jérémie, que certains accusent à juste titre d'être un agent aux mains du pouvoir babylonien¹², propose une lecture nouvelle de la Loi qui permet à la noblesse exilée de se soumettre sans rougir au pouvoir babylonien, tout en conservant son prestige de guide spirituel auprès du peuple.

Les rédacteurs de la Bible ont introduit dans le texte sacré des documents officiels attribués à Cyrus, Artaxerxès et Darius¹³. Cette collaboration entre l'aristocratie palestinienne en exil et le pouvoir central a été récompensée : le décret de Cyrus autorisant le retour des exilés et la reconstruction du Temple de Jérusalem est reproduit dans la Bible. Les nobles exilés sont revenus occuper le pouvoir à Jérusalem et imposer la religion réformée dont ils ont revendiqué être les seuls dépositaires et les seuls interprètes¹⁴. La population restée au pays s'est heurtée aux prétentions de cette caste cléricale (les Saduccéens) qui, conformément à la mission que leur avait assignée le souverain perse, ont imposé la centralisation du culte à Jérusalem au détriment des autres sanctuaires traditionnels (Sichem et le Mont Garizim par exemple). Les Samaritains, accusés d'être restés au pays et de s'être mélangés aux colons assyro-babyloniens, et qui refusaient la dictature théocratique de Jérusalem, sont exclus de la communauté nationale¹⁵. Fonctionnaire au service de Cyrus, Esdras emploie le terme "Juif" ("*Yéhoudim*"),

¹² Surpris par un garde alors qu'il tente de se rendre à l'Etat-Major babylonien, Jérémie est jeté en prison puis traduit en justice devant Sédécias, prince de Jérusalem et vassal de Nabuchodonosor contre lequel il s'est imprudemment révolté. Par ailleurs, le Livre de Jérémie qualifie Nabuchodonosor de "*serviteur du Seigneur*" (Jérémie 28 . 6), et invite les fidèles à servir le roi de Babylone : "*...la nation qui accepte de placer son cou sous le joug du roi de Babylone, je la laisse tranquille - oracle du Seigneur*". (Jérémie 28. 11).

¹³ Cyrus et Darius sont décrits comme inspirés par Dieu lui-même, tandis qu'Artaxerxès est dénoncé comme le protecteur des Samaritains.

¹⁴ Cela explique pourquoi les Livres de Néhémie et d'Esdras contiennent autant de listes interminables de familles de retour à Jérusalem : seules ces familles-là seront considérées par les prophètes comme "juives" et constitueront l'aristocratie des "rapatriés". Dès 1795, Thomas Paine ("*Le Siècle de la Raison*") a noté les erreurs de calcul des deux prophètes. Loin d'être fortuites, ces erreurs sont révélatrices des remaniements effectués par la caste sacerdotale au profit de certaines familles : les scribes ont rajouté des noms dans l'un ou l'autre des livres bibliques, sans corriger le total et sans mettre les deux textes en cohérence. Les listes de Néhémie et celles d'Esdras ne comportent donc pas les mêmes noms de familles, ce qui est un comble pour un texte se voulant parfaitement exact et inspiré de Dieu. Mais Dieu ignore peut-être l'arithmétique.

¹⁵ Cela explique les nombreuses plaintes de la Bible contre le Grand Roi Artaxerxès, accusé de favoriser le "lobby" des Samaritains.

du royaume de Judas) pour désigner les fidèles à la place du traditionnel *Enfants d'Israël* ("*Bene Ysrael*") employé antérieurement¹⁶.

La réforme religieuse apporte des innovations : l'existence d'une âme immortelle différente de l'enveloppe charnelle (jamais totalement admise par les Sadducéens), le "Jugement Dernier" annoncé au terme de l'Apocalypse qui reprend les récits guerriers mazdéens. Les textes sacrés sont remaniés pour se conformer aux intérêts du clergé de Jérusalem et ce travail de réécriture s'est étendu sur plusieurs siècles. On trouve des échos de la bataille apocalyptique entre le Bien et le Mal dans les écrits "visionnaires" attribués à Jérémie sur "*la tempête du Seigneur*" (Jérémie 30 verset 23) ou sur "*la Lumière du jour*" (Jérémie 31 .35) ou sur la guerre du roi de Babylone contre l'Egypte : au chapitre 46, Jérémie donne le récit de la défaite égyptienne de Karkémish (transposition des batailles livrées par Arataxerxès III contre l'Egypte, vers 345 avant JC) comme l'affrontement entre le Bien et le Mal¹⁷. Les prophètes Jérémie, Daniel, Esdras et Néhémie - ces deux derniers étant des fonctionnaires de Cyrus dont la Bible dit que "*le Seigneur éveilla l'esprit*" - symbolisent les propagandistes de cette réforme d'inspiration zoroastrienne qui s'est imposée à Jérusalem, supprimant les anciennes croyances dont certaines, comme celles des Samaritains, relevaient d'un polythéisme traditionnel à peine voilé¹⁸.

Le prophète Daniel - dont le tombeau présumé se trouve en Iran dans une mosquée, près de l'ancienne Suse - reprend les attributions traditionnelles de Zarathoustra. Il fait triompher le Bien et il unifie les traditions mésopotamiennes et iraniennes. Ainsi quand l'infortunée Suzanne¹⁹ est injustement accusée d'adultère, le justicier Daniel confond les coupables grâce à des preuves matérielles²⁰ inspirées par le dieu du Bien. La morale archaïque est réinterprétée dans une conception dualiste : le Testament d'Habacuc et les Livres d'Esther²¹

¹⁶ Les Juifs de Mumbai, en Inde, revendiquent encore aujourd'hui l'appellation de "*Béné Yizraël*" comme les Samaritains.

¹⁷ L'influence du zoroastrisme se retrouve en Grèce au travers du duel mythique qui oppose le blond "Xanthos" à "Mélantos", le brun. Dans cette légende athénienne, la Lumière triomphe de l'obscurité grâce à l'intervention de Dionysos qui apparaît revêtu d'une peau de chèvre noire.

¹⁸ La division de la nation hébraïque en deux royaumes concurrents explique les contradictions de la Bible. Le mot "judaïsme" vient du nom du royaume du sud, celui de Juda. Les quelque six cents Samaritains d'aujourd'hui revendiquent encore l'appellation de "Shomérim" ("Gardiens de la Loi") ou de "Bene Yisrael" ("Enfants d'Israël", parce qu'ils se disent descendants du royaume d'Israël, le royaume du nord) en opposition aux "Yéhoudim" ("Juifs", c'est-à-dire du royaume de Juda). Vivant à Naplouse et près de Tel-Aviv, ils se disent *Palestiniens* bien que certains aient la nationalité israélienne. Les rabbins les appellent "Shomronim" ("de Samarie") par dérision et pour rappeler que ce sont eux, les rabbins, qui se prétendent les véritables "Gardiens de la Loi".

¹⁹ Suzanne ("*Shoushanna*" en hébreu) est la personnification de la ville de Suse, la capitale de l'Empire perse. Le nom même de "Daniel" signifie le "justicier de Dieu". Le Livre de Daniel, rédigé dans sa forme définitive entre 538 et 164 avant JC, contient les premières allusions à l'immortalité de l'âme dans la Bible hébraïque.

²⁰ Ces preuves matérielles reposent sur l'incohérence des témoignages des deux accusateurs. Les évangiles "synoptiques" du Nouveau Testament sont aussi truffés des mêmes incohérences : le raisonnement de Daniel appliqué à ces textes devrait suffire à les discréditer !

²¹ Contrairement à ce que pensait Thomas Paine, qui n'y consacre que 3 lignes dans son "*Siècle de la Raison*", le Livre d'Esther est passionnant. C'est une légende à la gloire des dieux traditionnels de Babylone. Esther est la transcription hébraïque d'Ishtar (ou "Astaré), la déesse de l'Amour, et son cousin Mardochee (en hébreu "Mordékhaï") est la transcription de la prière babylonienne

reviennent sur le combat symbolique entre le Bien et le Mal, ce dernier devenant l'éternel perdant.

A l'aube du Christianisme, les écrits de Qumran²² montrent les progrès des idées dualistes au Moyen Orient. L'Evangile de Jean dans le Nouveau Testament ainsi que les récits apocalyptiques sont autant de preuves du succès de ce dualisme qui s'incruste profondément dans la nouvelle religion chrétienne.

Vers le 2^{ème} siècle après JC, le péché originel se dépouille de la notion de transgression d'un interdit pour prendre une connotation éthique : le péché originel devient la découverte du Bien et du Mal et le rachat de ce péché explique le sacrifice du Christ sur la Croix²³. Le souvenir du Paradis²⁴ terrestre, le "Jardin d'Eden", s'efface au profit d'un "paradis céleste" qui recueille les âmes immortelles des fidèles. Pour mériter ce nouveau paradis, cette nouvelle "terre promise", les rites du judaïsme ne suffisent plus au chrétien : il faut la conversion des cœurs et les âmes sont jugées par la Sainte Trinité, nouvelle triade divine comme chez Osiris. Le Nouveau Testament, rédigé à partir du 2^{ème} siècle après JC, est truffé d'allusions au zoroastrisme : le récit légendaire de la naissance de

adressée au dieu Marduk : "*Marduk Hai*", c'est-à-dire "*Marduk vivant*", "*Marduk éternel*" ! Le tombeau présumé d'Esther et de Mardochee - qui ne renferme que les restes d'une reine juive de l'époque Sassanide - se trouve dans une mosquée à Hamadhan, près de Suse, en Iran. Le personnage d'Haman, l'ennemi d'Esther, n'est que la transcription du nom d'Ahriman, le rival et l'ennemi d'Ahura Mazda, tandis que la fête de juive de "Pourim" (en akkadien "*tiré au sort*") correspond à la fête du Nouvel An perse et quand cette fête tombe le 15 Adar du calendrier juif - entre le 26 février et le 21 mars - elle s'appelle le "*Pourim de Suse*". En dépit de ce que disent les théologiens, le nom du roi Assuérus, arbitre du combat que se livrent le Bien et le Mal au travers du duel Esther / Haman, n'est que la translittération du nom du Grand Roi Xerxès (en vieux-persan "Khshahayarsha", en hébreu "Akhashverosh"). L'office religieux de Pourim, le "Mardi Gras" du judaïsme, se pratique dans une atmosphère inhabituelle de "carnaval" où il est permis de se déguiser et de s'enivrer. En écoutant le récit du Livre d'Es ther, les fidèles lancent de sonores "*Baroukh Mordekhai*" ("*Béni soit Marduk Eternel*") tandis que l'on frappe du pied et que l'on agite des crécelles quand le nom d'Haman ("*Arou Haman*", "*Maudit soit Ahriman*") est prononcé. Le rabbinat français ("*Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*" - Robert Laffont, 1996) est obligé de reconnaître l'origine "*hérétique*" de la fête de Pourim, pourtant inconnue des Samaritains, les "hérétiques traditionnels" du judaïsme !

²² Ces écrits ne témoignent nullement de l'existence d'une secte qui se serait trouvée au bord de la Mer Morte. *Si des textes sacrés ont bien été cachés à cet endroit, cela ne signifie pas qu'ils aient été écrits à proximité du lieu de leur découverte* : ces documents proviennent de toute la région et principalement de Jérusalem. Ils ont été placés près de la Mer Morte, près du poste militaire de Qumran, afin d'être soustraits aux Romains qui envahissaient le pays. Nulle secte "qumranienne" et nul "essénien" à l'horizon de cette cachette qui s'est révélée finalement très efficace. La "*secte de Qumran*" est née de l'imagination de Dupont-Sommer et du Père de Viaud ; cette invention leur sert à accréditer l'idée d'une réalité historique de Jésus et de l'Eglise primitive en Palestine. La "salle des Manuscrits" dans laquelle le Père de Viaud prétend - sans preuve aucune - que les manuscrits ont été écrits devaient résonner de chants de salles de garde autrement plus imagés que les cantiques les plus échevelés de David !

²³ Après de longs débats, le Concile de Trente (1545 - 1563, étalé sur 3 "sessions") a fini par assimiler l'origine du "Mal" au "*péché originel*" commis par Adam. Avant 1563, le "*péché originel*" n'était pas un "*acte sexuel bestial*".

²⁴ Le mot "paradis" est la translittération du mot iranien "pardès" qui désigne un "jardin fermé". Le "Jardin d'Eden" vient de l'hébreu "Gan Eden" ("*le pays plat*", "*la plaine*") et désigne la Mésopotamie, berceau mythique des peuples sémites. L'Enfer des chrétiens reprend le mythe du feu purificateur des Mazdéens, de même que le Paradis chrétien assimile le symbole de la Lumière divine qui entoure Ahura Mazda.

Jésus se fait sous la présidence de rois "mages" (c'est-à-dire des prêtres zoroastriens) venus de l'est (c'est-à-dire de Perse), cette naissance étant annoncée par une lueur dans le ciel (rappel du feu sacré d'Ahura-Mazda).

C'est donc à partir du 6^{ème} siècle avant JC que les religions ont commencé à s'immiscer dans la morale, celle-ci se réduisant peu à peu au seul problème du "libre arbitre" de l'homme, c'est-à-dire à l'expression de sa liberté de conscience ou à sa "prédestination". Confronté au dualisme iranien et reprenant le mythe égyptien du jugement des âmes²⁵, la toute-puissance du Dieu de la Bible devient une source d'incohérences. Comment Dieu peut-il rétribuer le fidèle et punir le pécheur si c'est Dieu lui-même qui décide préalablement du destin respectif de chacun ? La mauvaise action est-elle le fruit de la volonté perverse de l'individu qui choisit délibérément le Mal ou celui de la volonté divine qui "prédestinait" la perversité du malfaisant ? Les nouveaux mythes de Jonas et de Job, ces fidèles soumis à des épreuves d'obéissance, introduisent la notion de "tentation" instrumentée par le Dieu unique. Mais cette perversité divine ne tenant pas la route - comment un dieu supposé rempli de bonté peut-il faire preuve d'autant de hargne ? - les religions monothéistes ont donc ajouté à leur panthéon un dieu secondaire, certes inférieur au premier mais capable lui aussi de quelques prodiges, en créant un "Satan", un "ennemi" idéal de Dieu²⁶, assez audacieux pour défier la divinité et détourner les hommes du droit chemin. En sacrifiant le strict monothéisme sur l'autel de la cohérence intellectuelle, les religions monothéistes se sont approprié le dualisme inventé par Zarathoustra.

Au cours des siècles de sa pesante domination, le christianisme s'est transformé en rigorisme moral dont le stade suprême a abouti au puritanisme. S'emparant de la société européenne, le christianisme a régenté la vie intellectuelle et morale des hommes. Elle s'est s'immiscée jusque dans les rapports intimes, réprimant les élans de la sexualité.

Dénoncée par la plupart des grands écrivains (Rabelais, Molière, Swift, Shaftesbury et Voltaire pour ne citer que les plus célèbres) l'hypocrisie cléricale a finalement été balayée par la Révolution française, aboutissement des Lumières. En 1791, Sylvain Maréchal revendique la séparation complète de la morale et de la religion : *"On a mêlé la religion à la morale, comme on jette des épices dans les viandes d'un homme qui a le palais blasé"*²⁷. Thomas Paine puis Pigault-Lebrun lui emboîtent le pas. Tournant le dos à la charité chrétienne et aux pratiques avilissantes pour l'individu, les citoyens libérés du carcan religieux ont aboli la justice de vengeance ainsi que la torture et les peines dégradantes

²⁵ L'influence égyptienne s'est manifestée dans la religion grecque à travers Rhadamanthe, l'inventeur mythique de la loi du talion (qui n'est donc pas d'origine biblique). Rhadamanthe était donné comme le frère de Minos et renommé pour sa sagesse. Il aurait écrit le code crétois - c'est à cette occasion qu'il aurait inventé la loi du talion - et aurait siégé dans une sorte de tribunal des morts à l'entrée des Enfers. On retrouve dans ce mythe grec un mélange hétéroclite du mythe d'Osiris et du code d'Hammourabi, preuve que le génie grec consistait surtout à emprunter aux autres peuples de quoi alimenter ses propres spéculations.

²⁶ "Satan", en hébreu "ha-Shatan", est la traduction du terme "ennemi", "adversaire en justice", ou "accusateur". Les catholiques l'ont par erreur surnommé Lucifer, "celui qui porte la lumière", à cause d'un contresens dans la traduction latine d'un passage d'Isaïe dans la "Vulgate".

²⁷ "Dame nature à la barre de l'Assemblée Nationale" - 1791.

infligées aux condamnés. Ils ont établi des droits imprescriptibles et rejeté les devoirs de la religion dans le domaine de la vie privée. Au plan judiciaire, le Droit a remplacé le Bien.

Débarassée de ses oripeaux religieux au cours du 19^{ème} siècle, la morale a retrouvé le chemin de la spéculation philosophique, se précisant à la lumière du matérialiste scientifique.

Après avoir lu Darwin, Friedrich Wilhelm Nietzsche perd la foi chrétienne et il écrit ses œuvres majeures : "*Ainsi parlait Zarathoustra*", "*Au-delà du Bien et du mal*" et "*Généalogie de la Morale*", ce dernier ouvrage étant une explication de l'œuvre précédente. Nietzsche a le mérite de comprendre les implications philosophiques du darwinisme. Reprenant le cheminement de ce qu'il croit être la pensée de Zarathoustra, Nietzsche pose la question du dépassement de la pensée religieuse qui s'est montrée incapable de rendre l'homme plus vertueux et qui n'a jamais fourni d'explication cohérente à l'existence de la conscience. Selon Nietzsche, l'homme doit "dépasser" la notion de Bien et de Mal pour se dépasser lui-même et devenir un "surhomme".

Partant lui aussi de Darwin, Patrick Tort relance aujourd'hui le débat. L'homme appartient au règne animal ; sa conscience individuelle, son instinct, ses sentiments et toutes ses facultés mentales sont le produit de l'évolution ! Patrick Tort propose ce qu'il appelle "*l'effet réversif de l'évolution*" : la morale est un produit *contradictoire* puisque l'évolution des êtres vivants est fondée sur la lutte pour la vie et l'élimination des plus faibles, tandis que la morale pousse les hommes valides à porter secours aux faibles et aux malades. D'un point de vue superficiel, la morale semble contredire l'évolution naturelle et certains penseurs comme Alexis Carrel ou Herbert Spencer - même Nietzsche²⁸ - en ont tiré des conclusions erronées sur un prétendu "darwinisme social", fruit d'une lecture incomplète de Darwin et que ce dernier n'a jamais conçu.

Patrick Tort affirme que cette "*contradiction*" n'est qu'un effet de l'évolution et n'a rien de contradictoire : pour l'homme, animal social, l'instinct de survie du *groupe* est une donnée fondamentale de son comportement et cet instinct *prévaut sur sa survie individuelle*. On trouve le même instinct *de groupe* chez les insectes sociaux comme les abeilles qui n'hésitent pas à se sacrifier en nombre pour la survie de la ruche, ou chez les mammifères vivant en troupeaux chez lesquels la survie du groupe est plus importante que la survie d'un individu isolé. L'homme n'a pas le monopole de l'altruisme, de l'héroïsme, de l'abnégation ou du courage.

Mais si Patrick Tort affirme que la morale, fondement de la civilisation, est un instinct inné produit par l'évolution de l'espèce au sein du règne animal, ne tombe-t-il pas à son tour dans un "*darwinisme moral*", aussi réducteur de la pensée de Darwin que le "*darwinisme social*" ? Parce que, même si elle a pour origine un instinct inné, la morale ne se résume évidemment pas à ce seul instinct²⁹.

²⁸ Nietzsche a lui aussi justifié l'exploitation capitaliste.

²⁹ De même, les sentiments amoureux qui ont *pour origine* l'attraction sexuelle ne se réduisent pas à *ce seul aspect sexuel*. C'est d'abord la sexualité mais c'est aussi *beaucoup plus que cela*.

D'autre part, si la morale n'est qu'un instinct, comment aller "au-delà du Bien et du Mal" quand ces notions sont définies par les religions ? Pour sortir de cette impasse, ne doit-on pas *supprimer toute idée religieuse* dans les questions d'éthique et rétablir la liberté de conscience, comme le suggérait Sylvain Maréchal ?

En pratiquant la morale débarrassée des interférences de la religion, l'homme devient-il un "surhomme" comme le croyait Nietzsche ou au contraire retrouve-t-il sa vraie place ? Assumer pleinement son propre destin, en écoutant la voix de sa conscience, n'est-ce pas la définition même de l'homme *libre et responsable de ses actes* ?

Dans cette perspective, la liberté individuelle consiste à agir selon ses convictions et à ne rien faire qui puisse nuire à autrui ; elle s'arrête là où commence la liberté des autres. Ces principes sont le véritable fondement de la civilisation et de la démocratie politique.

Sam AYACHE
Septembre 2003